



Rafaële Germain

Volte-face et malaises

roman

10
SUR
10

De la même auteure

Volte-face et malaises, Libre Expression, 2012 ; collection « 10 sur 10 », 2015.

Deux folles et un fouet, en collaboration avec Jessica Barker, Trécarré, 2010.

Gin tonic et concombre, Libre Expression, 2008 ; collection « 10 sur 10 », 2015.

Soutien-gorge rose et veston noir, Libre Expression, 2004 ; collection « 10 sur 10 », 2015.

Rafaële Germain

Volte-face et malaises

Roman



Chapitre 1

Ça n'allait pas bien. Il n'y avait plus de jus dans le frigo, toutes les oranges avaient été pressées, et par les grandes fenêtres de l'appartement, je pouvais voir de mauvaises giboulées de neige qui reflétaient parfaitement mon état intérieur. Pas question de sortir. Il n'avait d'ailleurs pas été question de sortir pendant presque dix jours, depuis que Florian m'avait annoncé qu'il me laissait pour une autre femme. Il avait quitté l'appartement, *son* appartement, où je vivais avec lui depuis quatre ans déjà, en me disant qu'il ne voulait surtout pas me bousculer et que je pouvais prendre le temps que je voulais pour partir. Brave type.

Mais il n'y avait plus de jus et il me fallait quelque chose pour allonger ce qui restait de la bouteille de vodka que Catherine m'avait charitablement apportée quatre jours plus tôt et qui avait été consommée dans un marathon d'apitoiement sur moi-même et de délectation

morose. J'avais donc eu la brillante idée d'ajouter à la vodka un restant de sorbet à la mûre qui traînait dans le congélateur depuis des lustres. Le sorbet, c'est un peu comme du jus congelé, non ? m'étais-je dit dans un pathétique élan de justification. Sauf que la durée du séjour du sorbet en question dans le congélo et son contenant moyennement hermétique lui avaient donné un solide arrière-goût qui venait distinctement du paquet de crevettes voisin. Ma vodka-mûre-crevette me navrait jusqu'aux larmes, mais je la buvais tout de même avec diligence, comme un enfant malade avale son sirop Buckley's. Non, vraiment, ça n'allait pas bien.

Florian était parti. C'était un fait accompli, qui avait eu lieu à 20 h 17 précises le mardi de la semaine précédente mais qui, me semblait-il, ne cessait d'arriver depuis.

À 4 h 42 du matin, alors que je me réveillais dans la nuit et que pendant quelques secondes suspendues je retrouvais la tendre innocence des semaines d'avant, jusqu'à ce que celle-ci vienne se fracasser contre l'absence de Florian à mes côtés.

À 11 h 31, quand je me traînais péniblement hors du lit et que j'éprouvais un véritable vertige en réalisant que l'homme qui partageait ma vie depuis bientôt six ans était parti pour ne jamais revenir.

À 14 h 03, alors que j'appelais Catherine en larmes pour lui répéter la dernière conversation que j'avais eue avec Florian – conversation qu'elle connaissait déjà par cœur puisque je la lui redisais dans son entièreté au moins une fois par jour, dans l'espoir ridicule qu'une de nous deux y découvre soudain l'antidote à mon malheur (« Quand il a dit "mais", il a vraiment dit "mais", mais il avait l'air de dire "et"... qu'est-ce que tu penses que ça veut dire ? »).

Vers 16 heures, lorsque l'ivresse des premiers verres de vodka-pamplemousse (il y avait encore du jus dans le frigo à cette glorieuse époque) se faisait sentir et que pendant un bref moment je parvenais à me convaincre que c'était mieux ainsi, pour m'effondrer en larmes quelques minutes plus tard.

À 19 h 24, alors que dans un cercle vicieux totalement absurde le simple son de mes sanglots suffisait à me faire sangloter de plus belle.

Autour de 21 heures, heure à laquelle Catherine tentait de me faire avaler quelque chose avant de retourner chez elle, non sans avoir pris soin de nourrir mes deux chats qui étaient devenus de véritables petits mouchoirs ambulants tellement je pleurais sur eux.

À 23 h 58, alors que le générique d'un épisode de *Grey's Anatomy* me laissait dans un bain de larmes qui n'avait rien à voir avec la mort tragique d'un petit garçon qui avait courageusement combattu un cancer rarissime mais plutôt avec le fait que, pendant un instant, j'avais littéralement envié le petit garçon courageux, ajoutant à mon désespoir de femme délaissée un sincère dégoût de moi-même qui était aussi désolant que prévisible.

Le départ définitif et ponctuel de l'homme que j'aimais encore m'arrivait plusieurs fois par jour. S'il était accompli dans le temps, il ne l'était pas en moi, et j'avais la nette impression qu'il ne le serait jamais. Je ne cessais de redécouvrir mon malheur, de réaliser mon infortune. Ma peine ne s'émuoussait pas, ma douleur et ma surprise restaient parfaitement cuisantes. Je ne voyais, évidemment, aucune lumière au fond de ma bouteille de vodka.

« Ça va passer », me répétait Catherine. Je me fâchais alors : je n'étais pas conne, je savais que ça allait passer, mais je ne le savais pas. Étrange sophisme qui me reconfortait un peu, parce que j'y voyais une sorte de lucidité qui, je l'espérais, finirait un jour par m'éclairer.

Catherine avait la bonté de ne pas relever ma mauvaise foi – sans doute avait-elle aussi un peu peur de moi : j'avais tendance, lorsque contredite, à devenir tellement désagréable que même une amoureuse du drame comme Catherine finissait par se lasser de moi.

Elle avait pourtant multiplié les interventions depuis mon premier appel désespéré, passé à 20 h 18 le mardi précédent. Elle était accourue avec une première bouteille de vodka, des DVD de *Sex and the City* et un paquet de six boîtes de mouchoirs Puffs extra lotion acheté au Costco un mois auparavant dans un élan de domesticité absurde mais enfin justifié. Elle avait entendu mes sanglots, essuyé mes larmes, écouté mes doléances, mes excès de rage, mes remises en question et mes professions de désespoir éternel.

J'étais depuis passée par toutes les étapes de la perte de dignité qui suit inévitablement une rupture amoureuse qu'on n'a pas désirée. J'avais appelé mille fois mon ex – parce que c'était ce qu'il était maintenant, un « ex », petit mot triste et banal que je n'allais plus jamais pouvoir faire au Scrabble pour me sortir d'un mauvais pas sans ressentir un douloureux coup au cœur. J'avais laissé des messages lamentables et avinés dans sa boîte vocale. J'avais mis tous ses vêtements dans des sacs-poubelle que j'avais pris la peine de sortir dehors puis que j'étais retournée chercher dans un élan de culpabilité, d'amour et d'espoir (et s'il revenait ? Il serait certainement déçu de ne plus retrouver ses chaussettes et ses maillots de bain, ainsi que le ridicule chandail bavarois que sa tante lui a envoyé pour Noël). J'avais déclaré que des phrases comme « Les peines d'amour ne peuvent être guéries que par ceux qui les ont faites » étaient ce que l'humanité avait produit de plus profond.

J'avais obligé Catherine à me montrer le profil Facebook de l'autre femme, que j'avais consulté durant

des heures, en répétant dans un véritable crescendo de véhémence qu'elle n'était rien qu'une « ostie de tache qui sent le besoin d'étaler sa culture de hipster même pas originale parce que qui, à part une ostie de tache qui sent le besoin d'étaler sa culture de hipster même pas originale, cite, *excuse me*, du fucking David Foster Wallace sur sa page et écrit "pratiquer l'ironie" dans la liste d'affaires qu'elle aime ? ». (« C'est peut-être de l'ironie », avait fait valoir Catherine, ce qui lui avait valu un regard haineux.) J'étais hystérique. J'avais fini en hurlant quelque chose se résumant à « Puis à part de ça, quel genre de MORONNE a une page Facebook ? ». Catherine avait répliqué avec un timide « Ben... à peu près un demi-milliard de personnes ? Dont moi ? ». Mais elle n'avait pas insisté : elle savait que j'aurais très bien pu reprocher à l'autre femme de porter des chaussures pour marcher, ou encore d'utiliser ses poumons pour respirer. Elle avait donc fait ce que toute bonne amie un peu résignée fait dans ce temps-là : elle avait fini par acquiescer. « T'as raison. Quelle MORONNE. » Et nous nous étions donné un ridicule high five. La solidarité de Catherine, pour laquelle j'étais encore incapable de la remercier, me touchait profondément.

Elle avait enduré et réussi à suivre l'insupportable balancier qu'était devenue ma conversation :

« C'est un ostie de chien sale.

— Mets-en.

— Mais je l'aiiiiiiiime.

— Ben oui je sais.

— Même s'il mérite pas de vivre.

— Non, il mérite pas de vivre.

— Y est tellement merveilleux.

— C'est sûr.

— Quel ostie de chien sale.

— Mets-en ! »

Elle avait écouté *ad nauseam* les chansons tristes qui me permettaient de me vautrer dans ma peine jusqu'à l'écoeurement. Sa patience s'était tout de même arrêtée à Whitney Houston (« Non. Pas la toune de *Bodyguard*. Y a des osties de limites, Geneviève. ») mais elle avait, pour le reste, fait preuve d'une solidarité presque héroïque, endurant Céline, Jean-Jacques Goldman et – mon Dieu – James Blunt.

C'était Nicolas, son cousin/coloc/meilleur ami, qui avait hérité du sale boulot de confisquer mes CD de Damien Rice et d'effacer toutes ses chansons de mon ordinateur et de mon iPod. Je lui avais crié des bêtises d'une rare malhonnêteté, l'accusant de ne rien comprendre à ma détresse, alors qu'il avait essuyé lui-même une peine d'amour dévastatrice quelques années auparavant. Le fait que j'aimais Nicolas comme un frère avait simplement ajouté à ma joie mauvaise : je pouvais en lui faisant de la peine m'en faire en même temps. Une femme en chagrin d'amour est pleine de ressources quand vient le temps de s'autodétruire.

« Voudrais-tu aller marcher ? Viens, on va aller marcher », m'avait dit Nicolas quelques jours plus tôt, avec une autorité si douce et si ferme que je m'étais liquéfiée. Catherine était rentrée à leur appartement pour s'occuper de Noé, le fils de Nicolas qui vivait avec eux à temps plein depuis que sa mère était partie sans demander son reste – d'où la peine d'amour dévastatrice, aux conséquences indéniablement plus graves que la mienne, qui n'affectait après tout que moi et deux chats qui de toute manière n'avaient jamais apprivoisé Florian.

Il m'avait mis ma vieille doudoune et mes bottes, m'avait enfoncé une tuque sur la tête et m'avait traînée dans l'hiver qui se déchaînait. J'avais, pendant quelques minutes, apprécié la vivifiante morsure du vent sur mes joues. Il neigeait à plein ciel et les flocons nous piquaient

le visage et s'aggloméraient dans nos cheveux. Le parc près de chez moi était désert, à part pour une jeune fille beaucoup trop motivée qui faisait son jogging dans la neige folle. Je m'étais alors souvenue que c'était là que Florian faisait son jogging et je m'étais effondrée dans un banc de neige où je serais restée jusqu'au dégel si Nicolas ne m'avait pas prise à bras-le-corps pour me porter jusqu'au trottoir. Ma doudoune offrant très peu de poigne, il m'avait échappée dans un autre banc de neige qui longeait la rue, ce qui l'avait plongé dans une grande hilarité qu'il m'était impossible de partager. « Tu vas rire de ça un jour », m'avait-il promis et je savais qu'il avait raison, mais je lui en voulais un peu quand même.

C'était lui aussi qui avait appelé mon employeur, un éditeur qui publiait des « autobiographies » de vedettes qui ne savaient pas écrire et dont je devenais la plume le temps que leur histoire sans véritable intérêt soit racontée. Peines d'amour, échecs professionnels, consommation excessive d'alcool et/ou de drogue, remontée fulgurante, découverte de leur spiritualité – leurs parcours semblaient tous calqués sur le même film fait pour la télévision. Ils étaient tous candides et terriblement vaniteux et, pour la plupart, persuadés que ce qu'ils avaient vécu était unique et offrirait une sacrée belle leçon de vie aux lecteurs éventuels.

« Elle peut pas écrire », avait expliqué Nicolas à l'éditeur qui s'occupait de « mes » livres. J'étais en train de rédiger la vie de la gagnante d'une émission de télé-réalité qui, à vingt-huit ans, désirait faire bénéficier le monde de son expérience, et mon cynisme habituel et déjà un peu toxique à l'égard de ce genre d'histoire s'était transformé, avec la peine d'amour, en un mépris de mauvais aloi que la jeune femme, après tout, ne méritait pas et qui était surtout très peu propice à la productivité.

L'éditeur, qui avait appris de belles leçons de vie grâce à sa fréquentation de vedettes au parcours exemplaire, avait fait preuve d'une grande magnanimité en disant à Nicolas que je pouvais prendre quelques semaines de congé. J'avais été à la fois extrêmement soulagée et un peu vexée : j'aurais voulu pouvoir me fâcher contre quelqu'un, pouvoir blâmer un éditeur ingrat pour tout ce qui m'arrivait. Nicolas, Catherine et moi avions passé la soirée suivante à rédiger les grandes lignes de mon autobiographie : elle avait travaillé dans l'ombre toute sa vie, connu une grande peine d'amour, éclusé des litres de vodka et découvert Bouddha. La découverte de Bouddha restait encore à faire et me semblait fort peu probable à moi qui avais la spiritualité d'une mouche, mais nous étions tous d'accord pour dire qu'il y avait là tous les ingrédients d'un best-seller. J'avais même ri un peu, ce qui avait fait tellement plaisir à mes amis que j'avais refondu en larmes devant cette touchante preuve d'amour.

Je leur répétais, plusieurs fois par jour, soit au téléphone soit en personne quand ils se risquaient jusque dans mon antre, que je ne comprenais pas. « C'est sûr que tu comprends pas », me disait Catherine avec une sollicitude qui m'exaspérait – depuis quand était-elle devenue, elle, aussi compréhensive ? Moi je ne comprenais pas, je ne voulais pas comprendre et je m'insurgeais à l'idée que quiconque comprenne. Comment Florian avait-il pu partir ? Comment cette histoire avait-elle pu se terminer de manière aussi banale ?

Nous nous étions rencontrés à Paris, dans un petit bar un peu touristique près de Saint-André-des-Arts. Une telle rencontre ne devait-elle pas obligatoirement augurer un amour à nul autre pareil ? C'est ce que j'avais cru longtemps – jusqu'à dix jours plus tôt, pour être exacte. J'étais avec Catherine et une autre amie,

Marie-Ève, nous buvions du vin rouge qui tache et nous hurlions notre joie de nous être retrouvées là. Nous ne voyagions pas ensemble, et j'étais d'abord tombée sur Catherine, une jeune aspirante comédienne que j'avais un peu connue à Montréal et qui devait devenir ma grande amie. Marie-Ève était une ancienne camarade de classe qui vivait maintenant à Édimbourg et que Catherine et moi avons croisée alors que nous sifflions une première bouteille de rouge sur le pont des Arts. Une telle double coïncidence ne pouvait pas ne pas se fêter bruyamment.

Florian était là avec quelques amis et il était venu nous parler en entendant notre accent. D'origine allemande, il vivait à Paris depuis trois ans et devait déménager à Montréal le mois suivant. Il terminait des études en architecture et s'était trouvé un poste dans une compagnie française qui avait un bureau chez nous. Trois jeunes Québécoises plutôt ivres avaient eu sur lui l'effet d'un aimant, et il avait passé le reste de la soirée à notre table et le reste de la semaine dans mon petit lit d'hôtel. J'avais vingt-six ans, lui trente et un. Catherine ne l'aimait pas trop mais je la soupçonnais d'être jalouse de l'attention que je portais à cet Allemand au physique presque trop parfait, qui parlait français avec un accent irrésistible et semblait n'avoir jamais douté de quoi que ce soit dans la vie.

Je doutais, moi, beaucoup. J'avais déjà commencé à cette époque à travailler pour la maison d'édition pour laquelle j'écrivais encore six ans plus tard. Je corrigeais des manuscrits tout en caressant le rêve d'écrire un jour ma propre histoire – enfin, pas mon autobiographie, mais une histoire qui serait venue de moi. Quelques mois auparavant, un des éditeurs m'avait demandé si cela m'intéresserait de rédiger la biographie d'une chanteuse populaire de vingt-quatre ans qui faisait fureur

auprès des préadolescentes. J'avais acquiescé, en me disant que cela « aiguiserait ma plume », une phrase qui avait fait hurler de rire Catherine, qui hurlait facilement de rire et avait beaucoup d'opinions sur tout ce qui ne la concernait pas. Florian avait trouvé cette nouvelle profession fort amusante. « Tu es nègre ? » m'avait-il dit. « J'aime mieux *ghost writer* », avais-je répliqué, tout en précisant que je ne comptais pas faire cela longtemps. Il m'avait rebaptisée Fantômette, ce qui faisait beaucoup rire Catherine mais me rendait, sans que je sache pourquoi, inexplicablement triste.

Nous étions revenus à Montréal à des dates différentes – Catherine d'abord, puis moi, puis Florian. Mon amitié avec Catherine s'était scellée quelque part sur le pavé inégal de Paris, et Florian, à son arrivée chez nous, m'avait tout de suite appelée. Un an plus tard, il emménageait dans mon appartement, deux ans plus tard j'emménageais dans le magnifique condo qu'il venait de s'acheter et six ans plus tard, il m'annonçait qu'il me laissait pour une autre femme.

Il m'avait expliqué avec véhémence qu'il m'aimait et qu'il m'aimerait toujours, mais que quelque chose s'était enfui, quelque chose de tellement important qu'il avait, pour la première fois depuis notre rencontre, eu envie de regarder ailleurs. Et c'est en regardant ailleurs que ses yeux s'étaient posés sur l'autre.

L'autre, c'était une comédienne que Catherine connaissait un peu et dont je souhaitais ardemment la mort, et qui avait été rebaptisée depuis que son existence m'était connue « la bitch », « la slut » ou « la crise de hipster à marde avec ses osties de lunettes du Mile-End ». « Une comédienne, ne cessais-je de répéter. Peux-tu croire qu'il m'a dompée pour une crise de comédienne ?

— Ben là, on est pas des pestiférées, quand même... disait Catherine.

— Florian passe sa vie à dire qu’il haït les filles trop intenses ! »

Et Catherine, qui savait qu’on ne peut reprocher à une femme en peine d’amour sa mauvaise foi ET qui tirait une vanité un peu étrange du fait qu’elle était, elle-même, d’une intensité à fendre le roc, se taisait. Elle savait aussi que la crise de hipster à marde avec ses osties de lunettes du Mile-End aurait pu être coiffeuse ou comptable ou fleuriste que j’aurais jugé sa profession tout entière.

« Je veux qu’a meure », répétais-je dans le gros coussin rouge du divan. Ma voix assourdie par la rembourrure me résonnait dans la tête. « Je sais... » disait Catherine.

« Je veux que lui aussi il meure, ajoutais-je. Encore plus.

— OK », disait Catherine en me tendant un autre drink, que je buvais sans même prendre la peine de m’asseoir.

J’en voulais à Florian. Bien plus encore qu’à la crise de hipster, qui restait après tout une entité plutôt vague que j’avais transformée en caricature sans me soucier de sa vraie nature. Florian était parti avec elle mais c’est Florian qui était parti, Florian qui m’avait brisé le cœur, Florian que j’aimais. C’était Florian qui m’avait répété qu’il m’aimait et me respectait trop pour avoir une aventure derrière mon dos.

C’était horrible, enrageant et, me disais-je, d’une rare cruauté. Une partie de moi était vaguement consciente qu’on ne peut sans doute pas faire comprendre à une personne qui nous aime qu’on ne l’aime plus sans paraître cruel mais je restais furieuse, et persuadée d’être victime de la plus grande injustice jamais perpétrée.

J’aurais voulu de l’effarement, des larmes, de l’auto-flagellation, une explosion de mélodrame latin plutôt

que cet étalement de logique teutonne, tout en rationalité et en retenue.

« Un gars ça braille pas quand ça dompe une fille », avait dit Nicolas. Nous rentrions de notre semi-promenade dans le parc et je me séchais les cheveux. Catherine avait apporté quelque chose comme quarante gallons de sa « soupe miracle » qui, je le savais, était de la soupe Habitant « Mariage italien » à laquelle elle ajoutait du tabasco. Elle m'en avait servi un gros bol tout en donnant une puissante claque derrière la tête de Nicolas, qui avait eu le nez projeté dans son verre de vin.

« Ben là ! avait-il crié. C'est vrai !

— T'es vraiment cave. T'es macho puis t'es cave.

— Fais un sondage si tu me crois pas.

— *Tous les gars que je connais brailleraient copieusement s'ils avaient à faire ce que Florian a fait.* » Elle avait levé une main vers moi, sentant venir mes stridentes objections. « PAS que ce que Florian a fait est héroïque. Juste que domper une fille merveilleuse, ça fait mal au cœur. » Je n'étais pas convaincue, mais je m'étais tue. Fallait choisir ses combats, quand même.

« Tous les gars que tu connais ont fait l'École nationale de théâtre... » avait maugréé Nicolas en attrapant un bol de soupe. Pour un gars qui avait pendant cinq ans été propriétaire d'un bar à deux coins de rue de ladite école, ça voulait tout dire. Nicolas avait beaucoup d'opinions sur les étudiants en théâtre.

« Est bonne, ta soupe, avais-je dit à Catherine.

— Merci... C'est ma recette secrète. »

Nicolas et moi avions échangé un regard et, miracle dans mon cas, un petit sourire.

« Moi je pense que t'étais en droit de réclamer une couple de larmes, avait poursuivi Catherine. Mais c'est sûr qu'on pouvait pas ben ben s'attendre à ça de Florian... »

Nous avions hoché la tête tous les trois. Non, on ne pouvait pas ben ben s'attendre à ça de Florian. Mais je ne m'étais pas attendue à bien des choses, et je commençais à me demander si mon innocence béate ne relevait pas carrément de la stupidité.

Je n'avais, bien entendu, rien vu venir. Nous formions un couple solide, mes amis le savaient, mes parents le savaient, *je* le savais. Le savais-je ? Rétrospectivement, tout se remettait en question. Chaque regard, chaque retard, chaque baise un peu ordinaire, chaque silence. Aurais-je dû décoder de subtils signaux ? Avais-je trop voulu ignorer l'évidence ? Florian avait, depuis quelque temps, cessé de m'encourager à écrire mes propres histoires – il avait été pendant des années un motivateur d'autant plus louable qu'il n'obtenait aucun résultat. Il se souvenait de ce que je lui avais dit dans ce petit bar parisien et me répétait régulièrement d'écrire pour moi. Ce que je faisais, sans assez de conviction pour aboutir à quoi que ce soit. Depuis un an ou deux, il avait cessé de regarder par-dessus mon épaule lorsque j'écrivais pour me taquiner et savoir si je volais enfin de mes propres ailes.

J'avais vu là une certaine résignation, mais aussi une acceptation de ce que j'étais vraiment. Florian, dont la carrière connaissait une ascension fulgurante tout à fait proportionnelle à l'immense quantité d'énergie qu'il y investissait, avait longtemps eu de la difficulté à accepter ce qu'il voyait comme un manque d'ambition de ma part. J'avais beau lui expliquer que je valorisais simplement peu la carrière, je voyais dans son œil bleu et limpide une incompréhension totale. Mais depuis quelque temps, plus rien. Avait-il abandonné ? Cessé de s'intéresser ? Je me réjouissais d'avoir enfin la paix – aurais-je dû m'inquiéter ? J'avais posé cette question à Catherine et Nicolas, qui avaient fait d'insupportables faces voulant

clairement dire : « On veut pas trop te le dire maintenant parce que tu es fragile et qu'on a peur de toi mais... oui ? » Je leur avais lancé chacun un gros coussin rouge et j'étais partie bouder contre un des chats.

J'avais pourtant accumulé au cours des années tant de preuves de notre amour ! Souvenirs de voyages et de fous rires, séjours dans sa famille et dans la mienne, partys s'étirant jusqu'aux petites heures du matin et soirées en amoureux, confessions intimes et conversations stimulantes... nous nous étions bâti un quotidien aux strates innombrables, aussi précieuses que banales. Nous avions un *vécu*, pour reprendre ce mot qu'affectionnaient apparemment tous les gens dont j'avais écrit l'histoire.

« Oui ben ça te tente pas de t'éloigner un peu de ce vécu-là ? me demandait Catherine en regardant d'un œil suspicieux la penderie depuis laquelle des chemises et des pantalons de Florian semblaient me narguer. Me semble que c'est pas super sain de rester ici... » Ce n'était, effectivement, pas super sain. Boire des litres de vodka et recommencer à fumer non plus, cela dit. Le super sain pouvait attendre. Je prenais un vilain plaisir, le seul qui m'était encore accessible depuis le fond de ma déchéance, à me vautrer dans tout ce que mon petit monde avait de malsain à m'offrir. Chansons tristes, photos de nous nous regardant amoureusement, sniffage compulsif d'un col de chemise que Florian avait portée un peu avant « les événements », bloody ceasar à 10 heures du matin – mon attitude à l'égard de toutes ces choses que j'aurais dû éviter se résumait à « Bring it on ». Mes amis m'avaient d'abord encouragée – un peu d'auto-destruction est pratiquement de rigueur pour démarrer une peine d'amour – puis, au bout de quelques jours, ils avaient commencé à tenter de me ramener dans le droit chemin.

Leurs nobles efforts n'étaient pas toujours bien dirigés : ils avaient, au bout d'une semaine de patience et de soupe Habitant « Mariage italien », pris la décision inexplicable d'appeler ma mère à la rescousse. Ma mère, une créature étrange que la nature avait dotée d'un sens aigu du devoir qui palliait tant bien que mal l'absence quasi totale, chez elle, d'instinct maternel, avait débarqué chez moi, hirsute et désemparée, avec l'air d'un Bédouin qu'on viendrait de catapulter dans le Grand-Nord et à qui on aurait dit : « Débrouille-toi. » J'avais eu le temps de me demander, en la voyant debout dans le cadre de porte avec son Kanuk, si je ne risquais pas de la faire fuir en me jetant dans ses bras, mais c'est elle qui s'était avancée, maladroite et un peu timide, pour me serrer contre elle.

« Mamaaaaaaaaaan », avais-je braillé en appuyant ma joue sur sa tête encore froide. Elle m'avait tenue un bon moment, et je savais qu'elle devait se demander : « Et maintenant, je fais quoi ? », mais la sincérité de son effort me touchait tellement que je refusais de lâcher prise.

« Nicolas m'a téléphoné », m'avait-elle dit sur le ton qu'elle aurait pris pour s'excuser de déranger. Elle avait l'air aussi étonnée que moi de se voir là.

« Tu veux enlever ton manteau ? avais-je proposé à travers une des nombreuses bulles de morve dont ma tête semblait entièrement constituée depuis une semaine.

— Oui... puis je prendrais bien un bon thé. » Ma mère prenait au moins quinze « bons thés » par jour. Jamais de thé tout court, ou de petit thé ou de tasse de thé. Un « bon thé ». Et elle le buvait avec l'air infiniment satisfait qu'ont les gens dans les publicités de thé ou de café, les deux mains autour de sa tasse, les yeux fermés, la tête un peu rentrée dans les épaules. C'était un de ses nombreux petits rituels. Ma mère était une femme de

rituels que la venue inopinée d'une enfant, trente-deux ans plus tôt, avait grandement bouleversés.

Je m'étais occupée de lui préparer un thé et m'étais versé un verre de vin sans me soucier de ses sourcils froncés. Elle ne buvait du vin qu'au souper et se limitait, tous les soirs, à un verre et demi. Pas un, pas deux, un et demi. « Juste un demi-verre », disait-elle toujours au restaurant, ce qui me faisait immanquablement lever les yeux au ciel. J'étais en train de me demander si j'étais mieux de la devancer et de dire ce que je savais qu'elle allait dire quand elle a déclaré, en s'assoyant : « Tu sais, Geneviève, je sais que pour le moment c'est dur à imaginer, mais crois-en mon expérience : on est beaucoup mieux toutes seules. » Bingo.

Mon père avait laissé ma mère lorsque j'avais seize ans pour une femme beaucoup plus jeune, beaucoup plus énergique et, avions-nous découvert lorsque ma demi-sœur était née deux ans plus tard, beaucoup plus maternelle. C'est à peine si ma mère avait bronché lorsque mon père nous avait fait l'annonce de la nouvelle. Elle était, aurait-on dit, soulagée. Cette femme solitaire, qui avait toujours préféré lire ou aller au théâtre que d'échanger avec qui que ce soit, qui faisait de grandes promenades chaque soir et rechignait lorsqu'on voulait l'accompagner, s'était sentie, je crois, libérée par le départ de l'être de bruit et d'exubérance qu'était mon père.

Elle s'était pris un petit appartement dans cet Outremont qu'elle adorait et qu'elle ne quittait que pour aller faire du bénévolat au Musée des beaux-arts, avait continué à vendre ses antiquités de bon goût sur la rue Bernard, à faire du tai-chi dans le parc, à prendre de « bons thés » avec ses deux seules amies, à bruncher avec moi une fois par mois, à suivre des cours de peinture, à se promener seule et à assister religieusement aux pièces de tous les théâtres auxquels elle

était abonnée. Et elle me tenait maintenant la main en me regardant d'un air encourageant et soulagé qui m'avait donné envie de me coucher en position fœtale sur le divan en geignant de désespoir. Ce que je fis.

Ma mère s'était approchée, déconcertée et sans doute un peu agacée, et s'était assise à côté de moi. « C'est sûr qu'il faut que tu te donnes le temps... » avait-elle dit sans rien ajouter. Elle regardait par la fenêtre et devait se demander quand elle allait pouvoir poursuivre sa promenade. J'avais failli lui dire que l'idée de finir comme elle un jour me désespérait encore plus que le départ de Florian. Je ne voulais pas me coucher seule, tous les soirs, en posant avec un sourire satisfait *Le Prophète*, de Khalil Gibran, sur ma table de chevet. Je voulais m'endormir dans les bras tièdes d'un homme repu. Et je ne voulais surtout pas occuper mes dimanches après-midi à des conférences sur la calligraphie chinoise ou la dramaturgie de Michel-Marc Bouchard aux auditoires composés presque exclusivement de femmes seules.

L'autarcie absolue de ma mère me faisait l'effet d'un destin de seconde zone, choisi à défaut d'un meilleur et peuplé d'autres femmes qui, comme elle, avaient fini par se convaincre qu'elles étaient mieux comme ça et clamaient leur certitude en affichant un air perpétuel d'infinie satisfaction. On ne pouvait pas avoir l'air si satisfaite tout le temps et l'être vraiment. C'était suspect. J'aimais mieux l'angoisse trop assumée de Catherine, qui dévoilait ses inquiétudes, ses questionnements et son insécurité au monde entier. Ça frisait souvent l'insupportable, mais c'était beaucoup moins déstabilisant.

« T'es parfaitement autosuffisante, Geneviève. Tu le réalises pas encore, mais t'es parfaitement autosuffisante. T'as tout ce qu'il faut juste ici. » Elle avait mis une main sur ma poitrine, provoquant une nouvelle série

de geignements qui se voulaient déchirants mais qui étaient, j'en étais malheureusement consciente, plutôt ridicules.

« Bon ben là je sais plus quoi te dire », avait fini par déclarer ma mère sur un ton un peu offensé. J'avais atteint le bout de sa très courte patience. Ma mère n'aimait pas être confrontée à quoi que ce soit – ce n'était pas le moment de lui dire que je n'avais pour l'instant surtout pas besoin de son pep talk à la sauce « Les vieilles filles sont plus épanouies », paroles mesquines qui me brûlaient les lèvres et que j'étouffais dans mes geignements de dame aux camélias.

« Je veux juste qu'il revienne », avais-je dit dans un élan de faiblesse tellement sincère et pathétique que même ma mère n'avait pu retenir un « Aw » de pitié et de désarroi. Elle m'avait passé une main dans les cheveux.

« Je sais... »

— T'as voulu, toi, que papa revienne ? » Je n'avais *aucun* souvenir de ma mère pleurant en position fœtale sur un divan, ou noyant sa peine dans la vodka et la soupe Habitant. Elle m'avait répondu d'un « Oooff » des plus évasifs. Il faut dire que le départ de mon père en aurait soulagé plus d'une. Homme exubérant, bruyant, fêtard, candide et d'un jovialisme à toute épreuve, il était aussi épuisant qu'attachant. Son union avec une femme comme ma mère relevait, à mes yeux, de l'insensé. Il affichait une vulgarité joyeuse et souveraine qui n'avait pu que traumatiser cette femme délicate et résolument coincée qu'était ma mère. Qu'est-ce qui les avait unis ? « Un méchant beau trip de cul », m'avait déjà confié mon père, ce qui m'avait donné envie de me crever les tympans sur-le-champ avec un crayon.

« J'ai toujours eu tendance à accepter ce que la vie m'offrait », avait dit ma mère, me faisant lever les yeux

au ciel. À trente-deux ans, je voyais encore cela comme une attitude de loser.

« C'est pas "loser", tu sauras, avait-elle continué en faisant des guillemets avec les doigts, comme chaque fois qu'elle devait s'abaisser à utiliser un mot en anglais, idiome qui semblait lui brûler la langue.

— J'ai pas dit que c'était loser ! » La rapidité avec laquelle je retrouvais mon ton d'ado offensée lorsque je parlais à ma mère m'épatait chaque fois.

« Oui, tu m'as déjà dit que tu trouvais ça "loser". » Encore les guillemets. « Et puis je pense pas que j'étais faite pour être avec ton père. » Je n'aurais su si bien dire.

« T'as jamais pensé que t'étais peut-être faite pour quelqu'un ? N'importe qui ? »

Elle avait haussé les épaules et s'était levée sans répondre. Catherine et moi nous posions souvent la question, lorsque nous avions pris un ou douze verres de trop : et si c'était correct de n'être fait pour personne ? D'accepter sereinement son destin comme ma mère ? Catherine finissait toujours par donner de grandes claques sur la table en criant : « Oui madame ! Pas besoin de ça, le couple ! Fuck le couple ! » avec une fébrilité dans la voix qui faisait sourire Nicolas et me fendait un petit peu le cœur. Je renchérisais alors en me sentant à la fois malhonnête et magnanime : je n'avais pas, moi, à me poser cette triste question, puisque j'avais Florian ! Et je pouvais, bien à l'abri dans la forteresse de mon couple, faire à Catherine l'aumône de ma solidarité. « Ben non on n'a pas besoin des boys ! Fuck les boys ! On ira prendre des bons thés puis on assistera à des conférences ! » mentais-je, confiante de n'avoir jamais à croire vraiment en cela.

Ma mère était finalement partie en me donnant un bisou sur le front et en me citant un extrait du *Prophète*. « Ça va aller mieux », avait-elle dit avant de refermer la porte. Ben oui ça va aller mieux. Mais je ne voulais pas

le croire, parce que accepter que ça aille mieux signifiait cesser d'aimer Florian et donc renoncer à son retour, ce à quoi je me refusais. Non, Florian allait revenir, éploré et désolé – j'avais esquissé mille scénarios qui mettaient tous en valeur ma grandeur d'âme, le faisaient correctement souffrir et se terminaient sur une étreinte passionnée et mille excuses sincères. La crise de hipster à marde mourait aussi en cours de route, frappée par un Bixi devant le café Olympico. Vengeance et jubilation.

Les deux jours qui avaient suivi s'étaient écoulés dans un abîme de déni dont je ne sortais plus que pour me faire une autre vodka-pamplemousse ou changer de DVD dans le lecteur. Assommée par l'alcool et les péripéties des personnages de *Heroes* auxquelles je ne comprenais plus grand-chose, j'avais cessé de répondre à mes courriels et au téléphone. Je voulais la paix, la sainte paix et l'oubli. J'étais presque bien. Je me traînais, dans un vieux bas de pyjama de Florian, de la cuisine au salon et j'écoutais les messages que mon père avait laissés dans ma boîte vocale. Ma mère avait apparemment été si désemparée par mon manque d'enthousiasme devant la perspective d'une vie de solitude qu'elle avait appelé mon père *of all people* pour me remonter le moral.

« Geneviève, c'est Bill. » Mon père ne disait jamais « C'est ton père », mais toujours « C'est Bill ». « Allô Bill », avais-je dit à la boîte vocale. J'aimais beaucoup mon père. Il était... le mot exact était « colon ». Mon père était un colon, grossier, quétaine et assumé, un parvenu affichant sa richesse dans des voitures ridicules pour un homme de son âge, un Irlandais d'origine qui était fier de n'avoir aucune curiosité pour le pays où était né son père et un amateur invétéré de jokes de cul même pas drôles. C'était aussi un des hommes les plus chaleureux qui soient, une personne dont la simple présence rendait

tout plus léger, plus facile. C'était le pire conseiller au monde pour qui vit une peine d'amour.

« Ta mère m'a dit que tu filais pas... c'est ben correct qu'il soit parti, ton schleu... Ça pétait plus haut que le trou, ce gars-là. Puis toi tu mérites mieux que ça, tu m'entends-tu ? Faque fais-toi z'en pas avec ça, ma fille, prends un bon coup puis enweye dehors, tu vas en trouver un meilleur dans le temps de le dire ! »

J'avais raccroché, ébahie par tant de niaiserie. Deux heures plus tard, il en laissait un autre : « Josiane fait dire que la meilleure façon de reconquérir un homme, c'est en l'ignorant. Moi j'ai une couple d'idées sur ce qui conquiert son homme mais... » Un accès de rire l'interrompait. « ... Mais je pense qu'on va laisser faire pour à soir. Anyway, c'était le input de Josie. Moi tu sais ce que je pense, t'es mieux sans ! On va te trouver un vrai gars, ma pitoune. » Josiane était la deuxième femme de mon père, une trophy wife professionnelle qui partageait son temps entre le coiffeur, la manucure et le court de tennis. Elle était très gentille et ses conseils étaient toujours spectaculairement mauvais (« Tu devrais essayer une belle manucure française » était son favori).

Pour ce qui était de me trouver un « vrai gars », je n'y croyais guère. Florian était tout ce qu'il me fallait, j'en étais certaine. Il était *mon* vrai gars. Solide, ambitieux, talentueux et décidé, il savait ce qu'il voulait et s'arrangeait pour l'obtenir. J'aimais chez lui cette absence de doute, cette séduisante confiance en lui et cette conviction pourtant très américaine que tout est possible pour qui rêve assez fort.

Mon père aussi appréciait ces qualités – il était lui-même un digne représentant de cette théorie s'apparentant à l'American Dream, s'étant sorti d'une enfance pauvre à Pointe-Saint-Charles pour fonder une compagnie de production de télévision populaire et déménager

ses pénates dans une énorme « McMansion » à Laval-sur-le-Lac. Il respectait les « winners » et avait la grâce de reconnaître cette qualité en Florian. Mais il le trouvait pour le reste beaucoup trop snob à son goût : un abonnement à un magazine comme *Dwell* constituait quelque chose de hautement suspect aux yeux de mon père. Une carrière en design et aménagement écoresponsable le sidérait. (« Moi je comprends pas pourquoi la Ville paye des millions pour faire des parcs fancy. Que le monde aille à campagne, s'ils veulent voir du vert ! Ce qu'on a besoin c'est des parkings. ») Et puis le fait que Florian soit physiologiquement incapable de rire à une de ses blagues représentait un insurmontable obstacle à l'affection de Bill. (« Je voudrais pas parler en mal de ton chum, Geneviève, mais y est stuck-up en tabarnak. ») Florian, de toute manière, n'avait jamais apprécié mon père. Mais il était beaucoup trop poli pour le montrer. L'effusion, positive comme négative, n'était pas inscrite dans son code génétique.

J'écoutais donc les messages de mon père, qui m'auraient sans doute amusée si je n'avais pas été aussi profondément triste. Je savais bien que, selon lui, diminuer l'autre était une tactique de réconfort des plus valables. Mes amis, un peu plus délicats, hésitaient à l'emprunter. Ils se contentaient d'acquiescer quand je pestais, moi, contre divers aspects de Florian et l'accusais de tous les maux, puis changeaient d'idée aussi rapidement que moi. Je leur criais alors : « Vous faites juste dire tout ce que je dis ! » Comme s'ils avaient eu un autre choix. Là encore, ils faisaient preuve de patience. Ils avaient tous lu, me disais-je, le petit manuel de gestion de l'amie en peine d'amour.

Mais depuis deux jours, je sentais moins de patience, moins de compréhension aveugle dans leurs douces remontrances. Tu devrais sortir, tu devrais arrêter de l'appeler, tu devrais prendre ta douche,

tu devrais te nourrir... aussi je ne répondais plus au téléphone, je pestais contre eux en prenant les chats à témoin et je sirotais en pleurant mes vodkas-mûre-crevette. Ça n'allait vraiment, mais vraiment pas bien.

Et comme toujours, lorsque ça ne va vraiment mais vraiment pas bien et qu'on a de vrais bons amis, ce qui devait arriver arriva : ils ont débarqué. À deux. J'étais couchée sur le divan, un verre de mon infect cocktail dans une main et la télécommande dans l'autre. La télévision était éteinte et les chats, épuisés d'avoir à me servir de mouchoirs et de confidents, étaient bien cachés au fond du garde-robe. Catherine et Nicolas ont sonné une fois, deux fois, puis j'ai entendu la clef dans la porte. Maudits chats. C'était pour venir les nourrir lorsque nous étions partis en voyage que Catherine avait une clef. Ils sont entrés et sont venus se planter devant moi. Ils avaient l'air immenses, et remplis d'une vigueur surnaturelle qui contrastait avec mon énergie de mollusque. Leurs joues rouges par le froid et leurs yeux brillants me semblaient appartenir à un autre monde, celui de la santé, de la productivité et des amours heureuses.

Catherine a parlé la première. « C'est une intervention, Gen.

— Mnaon... pas d'intervention... » J'ai eu le temps de me dire : Wow. Je sonne *vraiment* soûle. Nicolas s'est approché et m'a redressée, m'installant en position semi-assise dans le divan. Je portais encore le bas de pyjama de Florian et une vieille chemise à carreaux que je traînais depuis l'université. « Pas d'intervention... J'veux la paix...

— Même Florian s'inquiète, a dit Nicolas.

— Quoi ?

— Florian nous a appelés, a expliqué Catherine. Ç'a l'air que t'appelles son cell à n'importe quelle heure et que t'es pas mal incohérente.

— Ben y pourrait venir voir si chus correcte, d'abord ! Je suis pas correcte ! » J'ai cherché autour de moi, mais en vain. Nicolas, qui m'a tout de suite comprise, est allé ramasser un des chats dans le garde-robe et me l'a remis. « Merci », ai-je dit en reniflant dans la petite fourrure noire. Le chat, déçu mais résigné, s'est diligemment mis à ronronner.

« Pour qui qui se prend cet ostie-là ? Y a pas d'affaire à vous appeler ! Qu'il mange d'la marde ! Y est pas occupé avec son ostie de hip...

— On est venus te sortir d'ici, a déclaré Catherine.

— Quoi ?

— Tu peux pas rester ici. Ç'a pus de bon sens. C'est malsain, t'es dans les affaires de ton ex, t'es entourée de souvenirs, puis tu passes tes journées à boire des... » Elle a jeté un coup d'œil vers le liquide trouble et déprimant dans mon verre. « Qu'est-ce que tu bois ?

— Crevette. »

Elle n'a pas essayé de comprendre. « Prends la valise, a-t-elle dit à Nicolas. Je m'occupe d'elle. » Nicolas est parti vers la chambre avec une valise qu'ils avaient apportée et qui était restée derrière eux. Je l'entendais poser des questions sans attendre de réponses : « Je prends tout ? Juste les produits de toilette ? Calvaire, y a donc ben du linge, ce gars-là... »

Puis j'ai eu une épiphanie. « C'est Florian ! C'est Florian qui vous a envoyés pour me sortir d'ici ! Il veut revenir avec son ostie de hipster à marde ! Il veut que je décâlisse, c'est ça ! Ben je reste, c'est-tu clair ? C'est son condo mais c'est lui qui m'a dompée puis c'est chez nous, ici !

— Non, m'a doucement dit Catherine. C'est plus chez vous. Puis...

— C'est Florian qui t'a dit de dire ça !

— EILLE ! » Elle avait parlé fort. « Arrête. Arrête, Geneviève. Tu sais très bien que c'est pas Florian qui m'a

dit ça. Il m'a dit que tu pouvais rester aussi longtemps que tu voulais...

— Parce que monsieur est en train de fourrer au motel avec son ostie de... »

Nicolas est sorti de la chambre à coucher. « Les cages des chats sont où ? »

— Quoi ?

— Tu t'en viens chez nous, Gen. Tu t'en viens rester chez nous, avec ta brosse à dents puis tes minous, c'est-tu clair ?

— Mais vous avez pas de chambre de spare puis...

— On t'a installée dans mon bureau, a dit Nicolas. Enweye. Catherine, mets-y son manteau. »

Il est retourné dans la chambre. J'ai levé la tête vers Catherine. « Cath... je peux pas... »

— T'as pas le choix, ma pitoune. Enweye. On te déménage.

— Non ! Je... puis après quoi ? Je vais faire quoi ? Catherine, qu'est-ce que je vais faire ?

— Après on va voir. On va commencer par déménager, OK ? »

J'ai hoché piteusement la tête, et j'ai suivi Catherine vers la salle de bains, où l'eau coulait déjà. On allait voir.

Comment survit-on à une peine d'amour ?

Pour Geneviève Creighan, la réponse est simple : boire beaucoup trop et se moucher compulsivement dans le poil de ses chats en attendant que ses deux meilleurs amis organisent une opération de sauvetage. Entre les mauvais conseils de son père, les encouragements de ses proches, les leçons d'une psy à l'allure de starlette et les bras réconfortants d'un autre homme, Geneviève cherchera, plus ou moins adroitement, à panser ses blessures. Et elle découvrira que si l'on est responsable de son propre bonheur, celui-ci se trouve rarement où on l'attend.



Rafaële Germain est née en 1976 à Montréal. Auteure des romans à succès Soutien-gorge rose et veston noir, Gin tonic et concombre et Volte-face et malaises, tous trois vendus à plus de 50 000 exemplaires, elle cultive un intérêt prononcé pour les comédies romantiques, les cocktails et les histoires qui finissent bien.